

Opérateurs et charlatans dans quelques pièces du XVIII^e siècle

Docteur Pierre Baron
(Université Paris Descartes)

De nombreuses représentations, peintures et dessins des XVII^e et XVIII^e siècles, montrent comment les empiriques, opérateurs, charlatans et itinérants de toutes sortes pouvaient mettre en scène leurs pratiques pour attirer le public. Cette mise en scène est totalement inspirée du théâtre : tréteaux, rideau, acteurs, tout y est, sans oublier le spectacle de la pratique elle-même. Les textes de ces spectacles de rue, inspirés de la Commedia dell'arte et constitués principalement de farces, ne nous sont que très peu parvenus. En revanche il existe un corpus de pièces de théâtre où ces mêmes empiriques et charlatans sont mis en scène. Le charlatan est une des figures emblématiques des Théâtres de Foire, que ce soit le Théâtre de l'Opéra-comique ou le Théâtre de marionnettes. De nombreuses pièces introduisent ce personnage mais pas seulement, puisque sont également présents dans ce corpus de nombreux autres empiriques, mais aussi chirurgiens et médecins, qui sont traités dans la tradition moliéresque. Ce travail se propose d'analyser le discours qui est prêté à ces personnages dans le but d'approcher la vision de ce monde des arts de guérir qu'ont les auteurs de ces pièces et de tenter de lire plus clairement la relation entre théâtre et médecine. Ces analyses seront faites à partir d'un choix de pièces s'étalant sur tout le XVIII^e siècle.

I. Corpus des pièces ayant servies à cette étude dont cinq ont été représentées sur le Théâtre de l'Opéra-comique lors des Foires Saint-Germain et Saint-Laurent:

Prologue de *L'opérateur Barry*¹ de Dancourt 1702²

L'impromptu du Pont-Neuf de Charles-François Pannard 1729¹ (Foire) (figure 1)

¹ « Il n'y a que le Prologue qui ait rapport au Docteur *Barry*, qui étoit un fameux Charlatan du commencement du dix-septième siècle ; la piece est une espèce de petite farce, telle que cet empirique en faisoit représenter sur son Théâtre au *Château-Gaillard*, au bout de la rue Guénégaud, vers l'endroit où est à présent l'abreuvoir », A. de Lérès, *Dictionnaire portatif, Historique et Littéraire des Théâtres*, Paris, C. A. Jombert, 1763, p. 325.

² In *Oeuvres de Théâtre de M. Dancourt*, Nouvelle édition, revue et corrigée. Tome huitieme. A Paris, Aux dépens des Libraires Associés. 1710, p.203-213. La musique est de Gilliers. C'est une « Comédie, Représentée pour la première fois, le 11 Octobre 1702 ».

La Fée bienfaisante de Charles-François Pannard 1736² (Foire)

Pierrot Cadmus de Denis Carolet 1737³ (Foire)

Les Fêtes villageoises de Charles-Simon Favart 1740⁴ (Foire)

Acajou de Charles-Simon Favart 1744⁵ (Foire)

Le Charlatan ou le Docteur Sacroton de Louis-Sébastien Mercier 1780⁶ (figure 2)

Le Dentiste de A. Martainville 1797⁷

Un Dentiste de Laurent Mourguet c. 1797⁸

II. Définition et description du charlatan

Selon la majorité des auteurs, un charlatan est un « vendeur de drogues sur les places publiques ». Pour Louis-Sébastien Mercier, les charlatans ou empiriques « sont les médecins du peuple »⁹. Le *Dictionnaire de Trévoux* en donne une définition assez complète : « Charlatan [...] Empyrique, vendeur de drogues, qui, monté sur des tréteaux dans une place publique, distribue au petit peuple, qu'il amuse par des bouffonneries, son orviétan et autres remèdes, auxquels il attribue des propriétés merveilleuses »¹⁰ (figure 3). Le mot « charlatan » vient de *ciarlatano* en Italien, lui-même issu du verbe *ciarlare*, bavarder. Certains d'entre eux, les opérateurs, faisaient quelques actes de chirurgie simples comme les extractions dentaires et vivaient de la vente de produits. Contrairement aux idées reçues, les charlatans avaient généralement le droit de vente et/ou de pratiquer ces quelques actes simples de chirurgie. Même après que Louis XIV a promulgué ses *Lettres patentes* en 1699 et Louis XV en 1723 et 1738, instituant l'obligation d'être diplômé par la Communauté de chirurgiens de la ville où l'on voulait pratiquer, les charlatans et empiriques de toutes catégories obtenaient néanmoins du Lieutenant de Police dans les villes ou du bailli dans les bourgs une autorisation de stationner et vendre leurs produits. *Le Docteur Sacroton* montait ses tréteaux sur le Pont-Neuf, espace central dans Paris, sur lequel de nombreux vendeurs de toutes sortes travaillaient avec une autorisation. Il l'impose à Nicolas « Et moi je dis que c'est au Pont-Neuf que tu dois

¹ « Piece d'un acte. Ecrite par M. P**. Pour la Naissance de Monseigneur le Dauphin. Représentée pour la troisième fois gratis par l'Opéra-Comique, à la Foire Saint Laurent le 9 septembre 1729 » in Le Sage et d'Orneval, *Théâtre de la Foire ou l'Opéra-Comique*, Paris, Pierre Gandouin, 1731, p. 293-322.

² BnF Ms Fr 9323 ff 307-321.

³ « Opera Comique représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique du faubourg Saint Laurent, le samedi 31 août 1737 » Paris, Veuve Valleyre. Gandouin l'ainé, 1737 », 47 p.

⁴ BnF Ms Fr 9290. Microfilm MF 10885. ff 111-137.

⁵ *Théâtre de Favart*, Paris, Duchesne, 1763, Vol. 7. Texte et musique, 104 p.

⁶ *Le Charlatan ou le Docteur Sacroton*, Comédie-Parade, en un acte, en prose, La Haye, Paris, Veuve Ballard et Fils, 1780, 59 p.

⁷ *Le Dentiste*, Vaudeville en un acte et en prose, Auteur du *Concert-Faydeau* et de *l'Assemblée primaire*. Représenté sur le Théâtre de l'émulation le 4 pluviôse an V. A Paris, chez Barba, Libraire, au Magasin des pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, n° 27. 1797. An cinquième de la République, 31 p.

⁸ *Un Dentiste*, Fantaisie en un acte, in *Théâtre Lyonnais de Guignol*, Lyon, Ancienne librairie Méra, 1890, p. 159-185.

⁹ L.-S. Mercier, article « empiriques » dans *Tableau de Paris*, édition corrigée et annotée par J.-C. Bonnet, Paris, Le Mercure de France, 1994, Vol. 2, chapitre 660, p. 461.

¹⁰ *Dictionnaire universel Français et Latin. Vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, Paris, Compagnie des Libraires Associés, 1771, Vol. 2, p. 463.

paraître, et non ailleurs [...] Le Pont-Neuf [...] est un lieu calme, élevé, tranquille, qui convient à un jeune¹» (scène XI, p. 31-32). Sur la présentation de ces charlatans, Mercier en dit plus par la voix de Jeannotin « crieur de Sacroton » dans *Le Charlatan ou le Docteur Sacroton* « dès que j'aurai quelque argent, j'achèterai un habit parqueté de fer et d'airain, d'or et d'argent, je vendrai pour mon compte, *élixirs, quintessences, opiat*² » (scène XV, p. 48). La didascalie de la scène II du *Docteur Sacroton* fait une bonne description de l'accoutrement du charlatan :

Sacroton habillé en Pandour³ avec des moustaches, un sabre pendant à son côté, l'habit couvert de plaques, un bonnet de hussard sur la tête; il tient un sac ou gibecière pleine de fioles et de petits paquets. Jeannotin en habit de Pierrot⁴, portant un tambour à son côté (scène II, p. 5).

Cette description correspond tout à fait aux tableaux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles montrant des scènes ayant comme sujet principal un charlatan. Ils étaient généralement habillés de façon extravagante de façon à attirer le public.

III. Lieu de travail

Suivant la définition généralement admise le charlatan travaille à l'extérieur, place publique, marché ou autre espace susceptible d'attirer les passants, comme le Pont-Neuf à Paris qui fut longtemps un lieu privilégié. Mais au cours du XVIII^e siècle, avec l'apparition du diplôme d'expert, les diplômés commencèrent à délaisser les espaces publics pour travailler, soit à leur domicile, soit en se rendant chez les patients, soit dans une boutique louée à l'occasion, lors de leurs itinérance. Dans les dernières années du XVII^e siècle deux des pièces du corpus sélectionné, montrent une différence entre le dentiste de Mourguet, véritable charlatan, et le dentiste de Martainville, qui se présente comme un homme établi, ayant du bien et donc travaillant dans son appartement. Il ne parle pas de « chirurgien-dentiste » ou d'« expert pour les dents » mais de simples « dentistes », des non diplômés, car en 1797 la Révolution ayant supprimé les corporations depuis 1793, quiconque payant une patente pouvait pratiquer avec autorisation, comme il se doit⁵. En cette fin du XVIII^e siècle, ces « dentistes » comme Dacier ont évolué. Ils sont de moins en moins à travailler à l'extérieur. Ils réservent une pièce de leur appartement aux soins.

¹ Le Pont-Neuf n'a plus la même fréquentation qu'au XVII^e siècle et au début du XVIII^e à l'époque de Grand-Thomas. En effet, les travaux des Boulevards ont déplacé les foules. C'est à partir de 1753 que de Bernage, prévôt des marchands, fit en sorte que le boulevard du Temple soit complètement aménagé avec une grande allée arrosée tous les jours et deux allées latérales sablées et garnies de bancs de pierre, V. Fournel, *Le vieux Paris*, Tours, A. Mame et fils, 1887, p. 115.

² « Opiat. s. m. [...] Sorte d'électuaire d'une consistance un peu molle, & dans lequel il entre divers ingrédients [...] On appelle aussi *Opiat*, Une certaine pâte & une certaine poudre rouge dont on se sert pour nettoyer les dents. », *Dictionnaire de l'Académie française* 1762, DVDrom, Marsanne, Redon.

³ « Pandoure. s. m. Nom de certains Soldats Hongrois. », *Dictionnaire de l'Académie française* ...

⁴ « Pierrot, Bateleur qui porte un babillage blanc à longues manches », *Dictionnaire de Littré* 1872, DVDrom, Marsanne, Redon.

⁵ Les lois de d'Allarde et le Chevallier de 1791-1793 avaient supprimé les corporations et les diplômes n'étaient plus nécessaires pour pratiquer. Tout au long du XVIII^e siècle, cette obligation d'avoir un diplôme ne fut jamais appliquée avec rigueur du fait qu'il y eut peu d'experts pour les dents (chirurgiens-dentistes) et que demeurèrent à la fois les praticiens protégés du Roi ou d'un Prince et les empiriques.

C'est le cabinet dentaire, tel qu'il est décrit dans la didascalie de la scène première : « Le théâtre représente la chambre de travail du Dentiste ; au fond est une fenêtre qui donne sur la rue¹, au haut de laquelle on voit suspendue une énorme dent², comme c'est l'usage chez les dentistes » (p. 3). Mais ce « dentiste » n'est rien d'autre qu'un charlatan, ayant appris son métier sur le tas.

IV. Qualités

Quelles qualités faut-il pour être un bon charlatan ? Ce sont les qualités nécessaires à la persuasion des clients afin de leur vendre des produits car c'est bien la vente qui est la principale source de gains du charlatan. Il veut gagner de l'argent, le plus d'argent possible par la vente de produits divers et de drogues³. Ce commerce à outrance, quelquefois sauvage, constitue l'une des raisons qui poussa Louis XIV à promulguer en 1699 des lettres patentes réglementant les arts de guérir. Quelques articles concernaient la petite chirurgie, instaurant un diplôme d'« expert » pour pouvoir exercer ce qui entraîna dès 1700 des procès intentés par les nouveaux experts contre les charlatans. En effet, ces experts, ex-charlatans, voulaient s'approprier la plus grosse part des ventes. Tout au long du XVIII^e siècle, les experts, y compris les plus célèbres, ont vécu essentiellement de la vente de produits.

1. Eloquence. C'est la première qualité. Pour être un bon charlatan il faut avoir « le talent de parler en public » dit Sacroton (scène II, p. 6), mais pas seulement puisque dans la merveilleuse scène de théâtre dans le théâtre (scène XIII), Sacroton donne d'autres conseils à Nicolas, son futur gendre et successeur, pour devenir un bon charlatan. Sacroton possède des mannequins figurant la foule afin de s'entraîner à parler en public et utilise cette substitution du public pour que Nicolas puisse s'entraîner⁴. Il s'agit de se comporter comme un acteur sur un théâtre :

Te voilà face au Public [...] Lève la tête, étends les bras, et sois hardi [...] le geste doit être animé, vivant, pittoresque [...] dans une place publique, songe donc qu'il faut que l'on devine par la seule action ce que tu veux dire, que l'on aperçoive à trois cents pas l'orbite de ton œil, que l'on distingue le mouvement de tes lèvres, que l'on voie jouer tous les muscles de ton visage ... Tu ne risques donc rien d'outrer les gestes proportionnellement à la grandeur du Théâtre. (scène XIII, p. 36-37 et 42-43).

Mercier insiste sur la valeur de la mise en scène oratoire du charlatan pour que son « bavardage » accroche le public, qu'il soit capté et convaincu. Le charlatan doit donc savoir parler beaucoup, « haut »

¹ Jusqu'à l'arrivée de l'électricité, en 1900 dans les cabinets dentaires, un des problèmes du praticien était de voir clair.

² Ces enseignes ont été très nombreuses tout au long du XIX^e siècle, pour être remplacées par des panneaux publicitaires sur les balcons et façades des immeubles. Ce type de publicité fut interdit par les instances professionnelles dans le premier tiers du XX^e siècle.

³ « Drogue, s.f., *res cathartica*, on nomme drogue, en médecine et en pharmacie, tous les médicaments simples qui sont l'objet du commerce de la droguerie, et par médicaments simples on entend non seulement les produits immédiats des végétaux et des animaux qui composent la matière médicale [...] mais encore beaucoup de produits de manufactures » », in Cadet de Gassicourt, article « Drogue », *Dictionnaire des Sciences Médicales*, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1812-1822, 60 vol., Vol. 10, 1814, p. 254-255.

⁴ Lire le commentaire dans Martial Poirson, *Multitude en rumeurs : des suffrages du public aux assises du spectateur*, in *Dix-Huitième siècle*, 2009, n° 41, p. 232-233.

et fort. Barry dans *L'opérateur Barry* dit à Mademoiselle de Chanvallon, une comédienne qui s'oppose à Dancourt, autre comédien, favorable à la venue de l'opérateur sur le théâtre pour attirer des spectateurs : « Je parlerai si haut qu'on m'entendra aux quatre coins de l'Univers » (scène III, p. 209). La comédienne fait cette réflexion : « Cet homme-là a encore plus de babil que moi, toute femme que je suis. Il n'y a pas moyen de le faire taire » (scène III, p. 210).

2. Mensonge. Une autre qualité essentielle est de savoir mentir comme le dit si bien Gnafron dans *Un Dentiste* de Mourguet. Le métier de canut ne rapportant plus, Guignol et Gnafron cherchent un nouveau métier où on peut gagner leur vie. Ils évoquent « leveurs de taches sur le quai » puis « marchands de vin » ou « fabricants d'allumettes » et enfin Gnafron a la bonne idée et dit à Guignol : « Fais-toi dentiste » (scène II, p. 165). Guignol répond : « Faut un toupet d'aplomb, et être un bon menteur »¹.

3. Exotisme et vantardise. Pour arriver à vendre un maximum de fioles contenant différents produits, il fallait, comme nous l'a dit Mercier, savoir « parler en public », mais pas seulement parler, il fallait savoir se vanter pour pouvoir mettre le public dans sa poche. Pour la plupart des charlatans du XVIII^e siècle, empiriques, arracheurs de dents ou vendeurs de drogues étaient itinérants et donc ne restaient que peu de temps à la même place. Cela leur permettait d'exagérer leurs périples en inventant d'extraordinaires voyages dans des contrées non moins extraordinaires, hors des frontières, l'exotisme et l'aventure marquant très fort les esprits. Un bon charlatan doit être capable de se vanter d'avoir voyagé et d'avoir eu du succès pour impressionner le public, comme Nicolas qui s'entraîne avant d'affronter le public :

Je m'appelle le Docteur Sacroton. Je suis né au bas du Mont Krapac², j'ai servi pendant vingt ans dans l'armée des Pandours [...] Je porte les cicatrices des balles, j'en ai une encore qui m'est restée sur le sternum [...] j'ai fait connoissance à la guerre d'un homme à qui j'avais sauvé la vie sur un champ de bataille [...] par reconnaissance il m'a enseigné et légué la médecine universelle (scène XIII, p. 37-38).

Mercier veut désigner, par « médecine universelle », la vraie médecine, celle des guérisseurs et non pas des médecins qui, eux, ne guérissent pas. « Né au bas du Mont Krapac », Nicolas est doué de l'imagination nécessaire pour montrer qu'il a voyagé « En passant par Constantinople, après avoir traversé la Chine, j'y ai traité avec ce baume le Patriarche de Jérusalem » (scène XIII, p. 40). Constantinople, la Chine, Jérusalem, autant de lieux évocateurs d'aventures et de mystères. Sacroton annonce à monsieur Bouton venu le consulter qu'il soigne à « la manière des Tartares » (scène V, p. 15). Barry n'est pas en reste pour l'exotisme puisque, selon lui :

¹ L'expression populaire encore employée, « menteur comme un arracheur de dents », trouve là une de ses origines.

² Alors que les dictionnaires des XX^e et XXI^e siècles renvoient de Karpates à Carpates, ceux des XVIII^e et XIX^e renvoyaient de Karpathes à Krapacks : il s'agit toujours de la chaîne de montagnes de l'Europe centrale.

Il y a quatre-vingt treize ans que je faisais un bruit de diable à Paris [...] En quel lieu de l'Univers n'ai-je point été depuis ? [...] Informez-vous de moi au Siam [...] Que l'on écrive en Italie [...] Que l'on demande au grand Mogol [...] (figure 4) Qui est-ce qui a arraché onze dents machelières¹, & quinze cors aux pieds à l'Infante Atabalippa² (scène dernière p. 211).

Il en est de même de Guignol que Gnafron, son acolyte, veut présenter au public comme « un grand *docqueteur doctoribus*, qui arrive incognito de l'Amérique [...] passé par la Marchinique, par le tropique [...] par le Maroc ». Comme Barry, Guignol a traité un grand de ce monde, il a « même arraché une dent au roi de Maroc » (scène II, p. 169). Guignol, selon Gnafron, « a voyagé dans les huit parties du monde ». Il paraît évident que ce monde des charlatans représente pour l'auteur à la fois un jeu par lequel il les tourne en dérision et une inconsciente admiration pour cet exotisme imaginaire qu'ils mettent en scène. Il est clair que ces auteurs jouent avec tous ces mots venus d'ailleurs, inventant ou déformant certains. Ces charlatans, s'ils vantent leurs périples ont aussi tendance à vanter leurs propres qualités intellectuelles et techniques. Ainsi Barry se prétend le « Soleil de la véritable médecine » et :

piou Orateur que Cicéron, piou sage que Caton, piou savant cent fois qu'Aristote, qui possède toutes les langues & tous les idiomes de la terre, le Grec, le Latin, le Syriaque, le Chaldéen, l'Arabe, l'Hébreu, le Suédois, le Danois, le Laponois, l'Iroquois, le Chonis, le Toquinois, & le Cochinchinois (scène III, p. 209).

Dancourt laisse aller son imagination, et c'est son personnage qui montre son penchant pour l'exagération et l'exotisme. Mais, il est probable que cela amuse l'auteur lui-même et le fait rêver. Guignol parle, lui aussi de nombreuses langues. « Il parle toutes les langues, l'arabe, le grec, le latin, *latinus*, le dauphinois [...] l'auvergnat, le charabia, les langues mortes et vivantes ». Barry continue « Vous voyez [...] le plus grand personnage du monde, un virtuose, un Phénix pour sa profession, le parangon de la Médecine, le successeur d'Hypocrate en ligne directe » (scène dernière p. 210) et ce n'est pas fini « Je souis [...] un Soleil dans le Ciel » (scène dernière p. 211). La soif de succès et l'ambition ne manquent pas chez ces charlatans, comme chez Niaisot, le filleul de Dacier, le dentiste au nom prédestiné³ du *Dentiste* de Martainville, qui a, lui aussi la folie des grandeurs, tant son ambition est grande. Il annonce à Lucile qu'il veut l'épouser alors qu'elle aime Sainville :

Jamais dent ne me résiste [...]
Je veux que, si je persiste,
Le plus habile dentiste
Qui dans tout Paris existe,
Soit un âne auprès de moi (scène IV, p. 10-11).

¹ C'est le chirurgien Guy de Chauliac (1298-1368) qui est le premier à avoir dénommé les molaires « dents mâchelières ». Il y a 8 « mâchelières » par maxillaire, soit 16 en tout. Ce sont les molaires et prémolaires, à l'exception des dents de sagesse qu'il avait nommé « caysseaux ».

² Atabalippa, empereur inca, qui a inspiré de nombreux chroniqueurs du XVII^e et auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles.

³ *Dacier* est une allusion au davier, pince qui sert à extraire les dents, encore utilisé de nos jours. Il y eut même au XIX^e siècle une lithographie de Boilly intitulée *Le Baume d'Acier*, reproduite dans A. et P. Baron, *L'Art dentaire à travers la peinture*, Paris, ACR/Vilo, 1986, p. 197.

Emporté par son amour pour Lucile et son ambition, Niaisot en vient à s'autoproclamer le meilleur dentiste de Paris. Le meilleur de Paris, quelle gloire ! Martainville, lui-même dentiste, ne rêve-t-il pas, inconsciemment d'être le meilleur ? En même temps il s'autorise à critiquer tous ces praticiens qui ont en commun de se déclarer le meilleur. Pour les besoins de l'action, il introduit le personnage de Frontin, le valet de Sainville, qui, comme dans un grand nombre de comédies, intervient pour aider son maître. Frontin aide Sainville à approcher Lucile. Il se prétend dentiste Italien, comme beaucoup d'empiriques et charlatans qui venaient d'Italie. Martainville insiste sur l'accent italien :

Frontin. Signor, je souis dentiste,
Dentiste italien,
Noulle part il n'existe
Talent égal au mien (bis)
Ze souis connu par-tout (scène V, p. 12).

Barry aussi se fait passer pour Italien, ou prétend tout au moins qu'il a travaillé avec succès en Italie « Me mettre dehors, mi ? Et qui aura la hardiesse de porter la main sur la mia persona ? [...] Que l'on écrive en Italie, on saura que j'ai délivré la République de Raguse d'un cancer qu'elle avait à la mamelle gauche » (scènes III, p. 209 et dernière p. 211).

IV. Vente de produits

Toute cette mise en scène, présentation, discours au public, vantardise, voyages, exotisme, n'a pour but que la vente de produits. *Le Charlatan ou le Docteur Sacroton* est un modèle du point de vue de l'organisation méticuleuse qu'il faut mettre en œuvre pour arriver à tromper la foule afin de vendre des produits. Précisons que même de grands chirurgiens-dentistes du XVIII^e siècle vivaient essentiellement, à quelques exceptions près, de la vente de produits. Ils vendaient des opiat, des élixirs odontalgiques, des éponges pour le nettoyage des dents et d'autres baumes miraculeux, tout à fait comme les charlatans. Ils annonçaient leur passage sur les feuilles locales : dates et lieux étaient soigneusement indiqués. En revanche, les médecins ne se commettaient pas dans de telles pratiques commerciales.

1. Les charlatans se déclarent désintéressés.

Contrairement aux médecins, rarement critiqués pour leur cupidité, les charlatans ont constamment l'appât du gain. Pour l'assouvir, ils utilisent une astuce commerciale : ils se déclarent riches et donc n'ont pas besoin de vendre, comme Barry : « Est-ce l'intérêt qui me fait agir ? Non, Signori, non. J'ai piou de bien que je n'en veux » (scène dernière, p. 212). Il en est de même de Nicolas dans *le Docteur Sacroton* :

« Je suis riche, Messieurs, je n'ai pas besoin de votre argent. J'ai des fermes et des métairies dans mon pays au bas du Mont Krapac ; je ne viens dans cette ville que pour guérir et non pour m'enrichir » (scène XIII, p. 40). Cet argument commercial ne résiste pas à l'analyse puisque l'attrait de l'argent est présent en permanence dans la vie de ces charlatans, mais exprime la volonté des différents auteurs de bien mettre en relief l'enrichissement de ces charlatans. C'est la jalousie qui est probablement à l'origine de cette exagération : de la part des auteurs ainsi que la volonté de mettre en rapport l'ignorance de l'empirique avec les sommes d'argent qu'il peut accumuler. Autre astuce commerciale : ces charlatans offrent souvent leurs produits ou les bradent, pour mieux les vendre ensuite. Nicolas : « c'est par une grâce spéciale que le secret en a été transmis jusqu'à moi ; et je n'ai d'autre mérite, messieurs, que de vous l'offrir ; prenez et guérissez ! » (scène XIII, p. 39). Mais Nicolas ne va pas jusqu'à offrir ses produits, il feint de les brader, comme tous les camelots l'ont fait et le font encore de nos jours :

... je le vends six francs la fiole, non, Messieurs ; au moins trois livres, non, Messieurs ; quarante sols, non, Messieurs ; vingt-quatre sols, non, Messieurs ; douze sols, non, Messieurs ; six sols, non, Messieurs ; quatre sols, non, Messieurs ; trois sols, non, Messieurs ; je vous le donne ; je vous en fais présent ; je ne vends que la fiole pour deux sols (scène XIII, p. 39-40).

Le charlatan peut offrir aussi ses services gratuitement comme Grand-Thomas (figure 5) dans *l'Impromptu du Pont-Neuf*. Il s'agit bien évidemment d'une manœuvre pour vendre ses produits :

Puisqu'on entre à l'Opéra [...]
Et que l'on donne à Paris
Pour rien la Comédie [...]
Je travaille aux dens sans frais,
Et pendant trois jours je les
Arrache, arrache, arrache (scène X, p. 315-316).

Quand Cadmus, par amour pour Hermione, fait appel au Grand-Thomas pour « arracher » les dents du Dragon, le charlatan ne se fait pas payer, voyant là un argument publicitaire pour sa réputation :

Bravo Cadmus, voici les Dens,
Mais pour ma peine & mon tems,
J'en retiens une, ma Boutique
En deviendra plus magnifique,
Et ce croc si fort & si long
Fera ma réputation (scène XIX, p. 39).

2. Produits aux noms extraordinaires. En conséquence, les auteurs des pièces étudiées introduisent tous la vente de produits divers aux noms exotiques et aux compositions extraordinaires. Barry s'adresse ainsi aux dames : « je porte [...] le trésor de la beauté, le magasin des agréments, l'arsenal de l'amour. Je vous apporte de quoi pousser la beauté & la jeunesse jusques par-delà la décrépitude »

(scène dernière p. 212). Ne croirait-on pas entendre une des innombrables publicités de la télévision sur la jeunesse éternelle ? Il vend aussi « un baume du Japon, qui noircit les cheveux gris, & dément les extraits baptistères ; une pommade du Pérou [...] Une quintessence de la Chine [...] un Elixir¹ spécifique » (scène dernière p. 212). Dans *Les Fêtes villageoises* l'opérateur détient un baume « divin » et universel qui guérit « de tout » :

Mon baume divin
Raffermit le tein,
Augmente la santé,
Produit la gaîté
En toute saison,
On le prend sans façon,
Il n'a point de dégoût,
Et guérit de tout (scène XVII).

Ce fameux baume guérit tout y compris la maladie d'amour :

Votre mal ne vient que d'aimer
Avallés de mon baume [...]
Prenés, ce baume est sans égal
Pour guérir tous les maux que trop d'amour vous cause (scène XVII).

Ici Favart est très discret vis-à-vis de l'argent, il n'en parle pas. Sacroton vante ses produits « Vous êtes sujet à l'insomnie... eh bien! je vous ferai prendre de mon eau pacifique, ou de mon essence tranquillisante [...] Je pourrai vous donner la médecine noire qui purge par la vue » (scène V, p.12).

Nicolas, qui s'entraîne à « parler en public », présente un baume exceptionnel:

Voyez, Messieurs, le corps de ce pauvre Cosaque [il présente au public un mannequin], mort il y a dix ans à Prague dans les guerres de Bohême [...] voyez comme il est sec [...] c'est qu'on en a tiré tout le suc et toute la substance pour en composer le baume subtil et merveilleux que je vais avoir l'honneur de vous présenter (scène XIII, p. 38).

Nicolas détient des drogues pour maintenir la vie le plus longtemps possible et pour combattre toutes sortes d'affections:

Je tiens hypothèque de santé, ratafiats² de longue vie, conserves dulcifiantes, tablettes conservantes, et la perfection de mon sirop qui veloute les acides [...] Voici, Monsieur, contre la pierre, voici contre les vertiges, voici contre les affections iliaques, voici contre la broderie de la peau (scène XIII, p. 44).

Nicolas évoque encore : « ce baume restaurant, vivifiant, s'insinue doucement dans les veines lactées³, et dans un instant rallume le feu vital, qui fait la vie. Il est inconcevable de quels prodiges nombreux ce baume est l'auteur » (scène XIII, p. 39). Le vieux rêve de pouvoir maintenir quiconque en bonne santé de

¹ Pour « élixir », Dancourt veut montrer ainsi que Barry ne sait même pas de façon précise ce qu'il vend.

² « Ratafia. s. m. Boisson faite d'eau-de-vie, dans laquelle on a fait infuser, soit des cerises, soit des abricots, soit des pêches, &c. avec du sucre & de la cannelle. », *Dictionnaire de l'Académie française* ...

³ Cela n'a de sens que par allusion à la voie lactée.

façon permanente, de faire retrouver une jeunesse perdue, est présent en permanence à la fois dans le « bavardage » du charlatan vantant ses drogues pour les vendre et dans l'esprit de l'auteur. Ici encore Mercier rêve lui-même d'une vie, sinon éternelle, rallongée sans cesse par un baume qui « rallume le feu vital », autrement dit qui maintient une jeunesse éternelle. Les noms des produits cités sont similaires à ceux que débitaient les charlatans. « Huile des philosophes », « baume impérial », « baume hongrois » « baume de la sublime porte », « baume vital du Juif devenu Chrétien », « baume du soleil », « baume égyptien » ou bien encore « baume arabe », sont tous des produits qui ont réellement existé¹.

3. Mots savants. Le médecin est plus discret que le charlatan et rend volontairement son langage incompréhensible afin de montrer sa science. Le charlatan fait de même. Il veut étaler sa science, mais il n'en a pas les moyens et tient un langage obscur avec des mots qu'ils ont entendu et dont ils ne connaissent pas le sens. Il s'agit d'un jeu de la part des auteurs qui se montrent très inventifs quand ils font utiliser à leurs personnages des termes approximatifs ou quand ceux-ci disent mot exact mais dont visiblement personne ne connaît le sens. Il en est ainsi quand Nicolas parle de « métoscopie ». S'entraînant à la parole en public, dans un premier temps, il annonce à Sacroton : « il [l'homme à qui il a sauvé la vie] était fameux en métoscopie » (scène XIII, p. 38). Plus loin, Nicolas se ravise et comprend qu'il a utilisé un mot dont il ne connaît pas le sens. Il demande à Sacroton « Mais mon maître, que veut dire *métoscopie*. ». Sacroton ne sait pas : « Je n'en sais trop rien ; cela vient, je crois, du grec ; au reste tu ne seras pas le dernier qui cite du grec sans le comprendre » (scène XIV, p. 45-46). Selon l'Académie il s'agit d'« une science chimérique », sorte de voyance fondée sur l'aspect du visage². De même, Nicolas tient un discours totalement incompréhensible quand il se lance dans la description des composants du baume qu'il vend :

baume unique, qui n'est point fait avec les drogues des Apothicaires [...] celui-ci est composé de parties analogues, similaires, assimilées, assimilantes, des véritables molécules organiques, nouvellement échappées de leurs moules primitifs, car il est entièrement composé de la substance raréfiée, subtilisée, analysée du corps de ce pauvre Cosaque mort il y a dix ans dans les guerres de Prague en Bohême (scène XIII, p. 38).

Nicolas encore : « voici contre les affections illiaques, voici contre la broderie de la peau » (scène XIII, p. 44). Sacroton dit « *hydropesie* » (scène V, p.10) pour « hydropisie »³. Gnafron n'est pas en reste quand il indique à Arthur, à la recherche d'un dentiste pour son oncle qui souffre : « Il [Guignol] opère par le télégraphe électraque, par correspondance (scène III, p.171). Il en est de même pour Guignol : « je vais

¹ Cités par D. Gentilcore, *Medical charlatanism in early modern Italy*, Oxford University Press, 2006, p. 219-221. Dénominations originales: « *Olio dei filosofi, balsamo imperiale, balsamo Ungarico, balsamo della Porta Ottomana, balsamo vitale dell'ebreo fatto Cristiano, balsamo del sole, balsam egiziaco, balsam Arabo* ».

² « L'art de conjecturer par l'inspection des traits du visage, ce qui doit arriver à quelqu'un. *Étudier la métoscopie. Faire une prédiction fondée sur la métoscopie. La métoscopie n'est qu'une science chimérique.* », *Dictionnaire de l'Académie*.

³ « Enflure causée en quelque partie du corps par les eaux qui se forment & qui s'épanchent. », *Dictionnaire de l'Académie*.

vous pratiquer une légère friction le long de la colonne vertébroque » (scène VI, p.177), mélange de langage populaire et d'ignorance.

3. Utilisation de la crédulité. Sacroton utilise aussi la crédulité de ses clients en les flattant pour leur soutirer encore plus de sous. La scène VI entre Sacroton et Mademoiselle Bouton illustre parfaitement ce fait : Sacroton examine les urines qu'elle a apporté dans un flacon, l'examen des urines étant en médecine encore très utilisé au XVIII^e siècle pour toutes sortes de diagnostics, et, psychologue, devine que c'est une histoire de cœur, elle est amoureuse. « Prenez ces petites boules contre la *cardialgie* [...] C'est-à-dire, contre les maux du cœur » (scène VI, p. 20-21). Puis il la flatte : « jolis gosiers tels que le vôtre [...] une si belle main ». Cela ne manque pas, elle lui donne de l'argent alors qu'il n'en réclame pas : « Ah! Monsieur, tenez, tenez [...] Prenez, prenez; voilà pour tout ce que vous me dites d'agréable ». Sacroton ne se cache pas de son attrait pour l'argent et, pour convaincre Nicolas, lui dit : « Aimes-tu l'argent? Tes poches en seront toujours pleines : car qui refuse ici-bas d'acheter la santé? ». Mais il n'y a pas que l'argent il y a les honneurs qui vont avec : « Aimes-tu les dignités? Les Princes ou leurs Secrétaires te donneront des cordons ». Les voyages vont avec l'argent et les honneurs : « aimes-tu à voyager? Tu verras les pays lointains; l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre ». Et, cerise sur le gâteau, la reconnaissance officielle : « aimes-tu les dignités? Les Princes ou leurs Secrétaires te donneront des cordons, des patentes et des parchemins » (scène XI, p. 29).

4. Utilisation de la peur. Toujours dans un but commercial, ces charlatans utilisent pour profiter du malade, la peur de ce dernier. À la question de Monsieur Bouton venu le consulter « me guérirez-vous à présent? » il répond, en réaffirmant qu'il n'est pas charlatan, mensonge suprême de la part d'un charlatan : « Un Charlatan vous dirait que oui; mais moi, je vous dirai franchement qu'il y a du danger [...] vous seriez un homme mort dans vingt-quatre heures, si heureusement pour vous je n'étais venu à Paris » (scène V, p. 13-14). Selon la situation, le charlatan soit se déclare contre les médecins, soit contre les charlatans. Très malins, ils savent profiter des aubaines. C'est bien ce que dit le dentiste Dacier dans *Le dentiste* :

Des modes même extravagantes
Avec art je dois profiter

5. Gestion. Dacier s'occupe de son commerce et recommande à son filleul Niaisot : « À propos, si un dentiste italien de mes amis, venoit par hasard, tu lui remettras vingt-cinq pots de cet opiat qui est dans mon laboratoire ». Niaisot parle de « laboratoire ». En effet les charlatans fabriquent eux-mêmes leurs produits dans leur laboratoire, comme certains dentistes renommés. Ainsi un certain François Leroy de la Faudignère, « Chirurgien-Dentiste de S.A.S. Monseigneur le Prince Palatin, Duc des [de] Deux Ponts »

avait fait fortune grâce à la vente de son « élixir odontalgique » et habitait au Pavillon Royal, 1 Place Royale¹. Ce logement était riche en « meubles meublans, tableaux » et avait un « laboratoire », comme le stipule l'inventaire après décès².

La recette journalière est le premier souci du charlatan. Ainsi quand Sacroton rentre chez lui et se désole de ne pas avoir assez vendu, sa fille le console en lui rappelant que le lundi, lendemain du dimanche où « on [le public] s'est promené sur les Boulevards, on est allé à la guinguette » on vend moins car « on dort, on est fatigué [...] on n'a plus d'argent dans sa poche » (scène II, p. 5-6). En fait il a peur que ses affaires soient moins rentables et dit à sa fille : « Je me suis ennuyé à ne rien faire [...] Est-ce qu'on renoncerait à l'Orviétan³, au Mithridate⁴, à la poudre sympathique ? [...] Le bon temps serait-il passé? Cela me fait trembler! » (scène II, p. 5). L'auteur veut démontrer que même le lundi, un jour creux, la recette est tout de même acceptable. Sacroton compte ses sous après ce lundi de travail et, finalement, n'est pas mécontent de la recette :

J'ai vendu ce matin trente fioles de mon baume à deux sols, et quarante-cinq paquets de ma poudre à trois sols, ce qui fait justement une pistole [...] Les pièces de deux sols font les pièces de vingt-quatre, les pièces de vingt-quatre font les écus, les écus les louis, et les louis les sacs de cent pistoles (scène IV, p. 9).

Il faut voir là la critique évidente du « petit » qui compte ses sous, une fois rentré chez lui. Mais, quand, à la fin de la pièce, il s'apprête à doter sa fille de quarante mille francs Sacroton se révèle loin d'être pauvre. Mercier veut démontrer par-là combien un charlatan peut accumuler d'argent et manifeste à la fois une critique de ce métier d'empirique et, en même temps, une certaine admiration pour l'argent. Tous ces charlatans sont montrés par les différents auteurs comme des hommes riches. Ainsi Guignol dans *un Dentiste*, malgré le marchandage de la part de ceux à qui il a arraché une dent, finit par gagner beaucoup d'argent et jubile « je veux plus d'autre état que celui de dentiste, et je m'en vais courir le monde avec une calèche à six chevaux et un chapeau galonné » (scène X, p. 184).

V. Opposition charlatans/médecins. Les différents auteurs, par l'intermédiaire de leurs personnages, critiquent ouvertement les médecins et la médecine en général, comme Favart qui se montre encore plus

¹ Actuellement Place des Vosges à Paris.

² P. Baron, *Une famille de Dentistes au XVIII^e siècle : les Leroy de la Faudignère*, in *Histoire des Sciences Médicales*, 2002, Vol. XXXVI, n°1, p. 55-74.

³ « Orviétan, s.m., orvietanum, médicament interne, officinal, que nous rangerons parmi les conserves composées molles [...] il entre dans cet électuaire cinquante quatre drogues, ce qui le rapproche, par le nombre, de la thériaque; Hoffmann l'a réformé et réduit ses composants au nombre de vingt six, il diminue aussi la quantité d'opium de moitié: il l'a décoré du nom d'orviétan sublime, ou orvietanum prestantius », *Dictionnaire des Sciences Médicales*, Vol. 38, 1819, p. 361-362, article « Orviétan » par Nachet. Antidote rapporté d'Orvieto par Hyeronimo Ferranti Contugi dit l'Orvietan à la fin du XVI^e siècle.

⁴ « Mithridate [...] Espèce de thériaque qui sert d'antidote ou de préservatif contre les poisons. *Prendre du mithridate*. On appelle *Vendeur de mithridate*, Un Charlatan ; & fig. & fam. Un homme qui parle avec ostentation, qui promet beaucoup, & ne tient rien. », *Dictionnaire de l'Académie*.

critique en faisant dire à Mortifer, dans *Acajou*, qu'un médecin tue encore mieux qu'un maître d'armes. Mortifer, nom prédestiné, est à la fois Maître d'armes et médecin :

Corbleu, ne tombez pas sous ma main ;
Songez que je suis Maître en fait d'armes,
Et, qui pis est, je suis Méde-cin. (scène III, p. 20)

Les médecins sont plus attaqués que les opérateurs et les charlatans. Ces derniers, même s'ils ont leur part de critiques, bénéficient d'une certaine indulgence puisque ce sont les « médecins du peuple » et qu'ils jouissent de sa confiance alors que ce peuple est méfiant vis-à-vis du corps médical constitué, celui-ci mettant de la distance par son langage savant et incompréhensible. De plus « le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même temps la consultation et le remède : par là il est dispensé de payer l'apothicaire »¹. Le langage du charlatan est simple, direct, clair, persuasif. Ces charlatans sont généralement en opposition avec les médecins et les apothicaires, qu'ils considèrent, à juste titre, comme des concurrents directs. Mercier insiste sur cette lutte entre les deux parties. Ainsi Sacroton annonce à Monsieur Bouton venu le consulter : « Je ne suis, grâce à Dieu, ni Médecin, ni Chirurgien, ni Apothicaire [...] Je suis guérisseur » (scène V, p. 16). Nicolas va dans le même sens que Sacroton quand il annonce « Le voilà, Messieurs, ce baume unique, qui n'est point fait avec les drogues des Apothicaires » (scène XIII, p. 38). L'un et l'autre veulent démontrer à leurs clients qu'ils guérissent les malades, sous-entendant que ce n'est pas le cas des médecins, et que leurs drogues sont supérieures à celles des apothicaires. Mais cela ne les empêche pas de les imiter comme Sacroton qui examine les urines comme un médecin et parle de « cardialgie » pour une peine de cœur. Dans le monde des arts de guérir c'est une lutte entre les différentes catégories pour assurer la survie de la corporation et si les charlatans veulent se démarquer par rapport au corps constitué des médecins ou des chirurgiens, ces derniers ne sont pas en reste en les attaquant régulièrement soit oralement soit en leur intentant des procès. Barry se défend contre le refus de Mademoiselle de Chanvallon de le voir occuper le théâtre à la demande de Dancourt, en attaquant la médecine et en se plaçant au-dessus :

Me mettre dehors, mi ? [...] vous êtes une espionne de la Médecine, une Carabine² de la Faculté, un supôt d'Apotiquaire, peut-être payée des Médecins que ma réputation anéantit, & dont l'ignorance crasse va se dissiper à l'aspect du Soleil de ma véritable médecine. (scène III, p. 209).

L'auteur attaque avec véhémence les médecins : jaloux des charlatans, ils iraient jusqu'à payer pour s'en débarrasser ! Pourtant Barry se recommande de la médecine, la sienne, supérieure à la Médecine officielle: « l'ignorance crasse va se dissiper à l'aspect du Soleil de la véritable médecine. » (scène III, p. 209). Pour mieux critiquer les médecins, Favart crée ce personnage de Mortifer, un probable charlatan, qui se présente comme étant à la fois Maître d'armes et Médecin. Il

¹ L. S. Mercier, *Tableau de Paris...* Vol. 2, chapitre 660, p. 461.

² Il ne faut voir là un jeu de mots carabin/carabine, carabin (soldat portant une carabine) ayant un autre sens que celui actuel (étudiant en médecine).

insiste sur ses titres « je suis Médecin et Docteur ». Acajou s'étonne de cette dualité entre sauver et supprimer des vies :

Mais, Monsieur, à ce qu'il me semble,
La science d'un Mé-de-cin,
Et l'art d'un Spadassin,
Ne sympathisent guere en-sem-ble (acte premier, scène III, p.15).

Mortifer lui répond sur l'air *J'écoutois de-là son caquet* :

Maître d'Armes & Médecin
Ont entr'eux peu de diffé-ren-ce ;
Tous deux pos-sèdent la science
De détruire le genre hu-main.

Acajou obtient une réponse à laquelle il ne s'attendait pas. Favart renforce son attaque contre les médecins puisqu'il leur fait utiliser leur science pour détruire le genre humain. Mortifer continue sur l'air *Il étoit un Moine blanc* :

L'Un ain-si que l'autre,
Par un princi-pe cer-tain,
Avec la tierce & la quarte,
De ce Monde vous é-car-te (acte premier, scène III, p.15).

L'attaque contre la Médecine est cinglante : comparer le fleuret mortel à la pratique médicale ! Favart utilise au mieux ces termes communs à la médecine et à l'escrime comme « tierce » qui signifie en escrime « botte qu'on porte le poignet en dedans », en médecine « fièvre qui apparaît un jour sur trois¹ » et en poésie « rime tierce ». La « quarte » fait penser à la fièvre quarte². On ne peut être qu'en accord avec Desboulmiers qui fait ce commentaire « Mortifer mêle plaisamment les termes des deux Arts, & donne à son Eleve une leçon ridicule »³. Encore une attaque contre les médecins. Tout d'abord Favart souligne la prétention des « docteurs » qui ne supportent pas être maltraités, se jugeant au-dessus de la populace. Mortifer met en garde son interlocuteur contre la colère d'un médecin qui « en fait d'armes » est bien plus dangereux qu'un Maître d'armes, autrement dit, le médecin tue plus facilement qu'un Maître, un fleuret à la main.

Un Méde-cin appa-remment,
Selon votre sis-tème,
Ne guérit point .
Si fait, vraiment.

¹ Fièvre tierce ou paludisme.

² Comme la fièvre tierce, la fièvre quarte est une forme de paludisme.

³ Desboulmiers (Jullien dit), *Histoire du Théâtre de l'Opéra Comique*, Paris, Lacombe, 1769, Vol. 1, p. 445.

Réponse de Mortifer :

Votre erreur est extrême.
Nous sçavons radi-cale-ment
Guérir la ma-la-di-e,
Et le ma-lade simple-ment
En perd la vi-e (acte premier, scène III, p. 16).

Le médecin se défend en annonçant qu'il guérit la maladie, peu lui importe si le malade meurt. Mortifer apparaît en « Président de la faculté ». La didascalie ne décrit pas son habit mais on peut imaginer de quel costume ce « président » peut être affublé: grande toge, grande écharpe d'hermine et chapeau de « professeur président » comme on peut le voir encore de nos jours. Dès le début de cette scène III, l'intention de l'auteur est de ridiculiser la pratique médicale en montrant que le médecin tue des patients avec « art » aussi bien, aussi « proprement » qu'un maître d'armes peut tuer un adversaire lors d'un combat réel :

Mortifer, *présentant des fleurets à Acajou.*
Seigneur, *re-cipe* ce fleuret ;
Je vais démontrer le se-cret
De tu-er proprement un homme :
Pour cet art, je suis un trésor :
In u-tro-que l'on me re-nomme,
Medi-cus sum & Doc-tor (acte premier, scène III, p.14).

On retrouve l'esprit de Molière dans ce langage mêlé de latin qui rend le personnage du Médecin encore plus fat et plus ridicule. Mortifer va encore mêler les termes des deux disciplines. Mortifer continue par la leçon de fleuret :

Air Iris est plus charmante :

Mais cela nous re-tarde :
Cà, mettez-vous en garde ;
Qu'i-ci l'on me re-garde
Pour mieux toucher au but.
Que le corps sur la hanche
Panche ; Ayez chaque o-mo-plate
Plate ; Re-le-vez l'occi-put.
Bon, fort bien, faites moi le sa-lut.
Air : Il a la fine montre au gousset :
Songez à tourner le poi-gnet ;
Car des ar-mes tout le se-cret
Dépend de sa sisto-le¹
Et de la di-asto-le² (acte premier, scène III, p.17-18).

¹ « Systole. s. f. Terme d'Anatomie, qui se dit de la contraction ou resserrement des ventricules du cœur », *Dictionnaire de l'Académie...* Il s'agit, bien évidemment de physiologie et non pas d'anatomie.

² « Diastole. s. f. Terme d'Anatomie [...] La *diastole* est ce qui fait la dilatation », *Ibidem*.

On trouve là des termes d'anatomie comme « hanche, omoplate et occiput » et de physiologie comme « systole [systole] et diastole », mouvements cardiaques assurant la circulation sanguine par une phase de contraction (systole) et de dilatation (diastole). Mortifer continue par une nouvelle allusion à la physiologie cardiaque en demandant à son élève Acajou de faire une « pulsation » du poignet, ce qui ne correspond en rien à un geste d'escrimeur : « Allons, faites-moi une pulsation à l'épée de tierce ». Mortifer va encore employer un terme de médecine dans sa leçon d'escrime : « Dé-tergez¹, & ti-rez moi de quarte ». Plus loin quand l'élève demande à son maître une explication plus ample Mortifer lui répond de s'adresser au chirurgien, qui est là pour les basses besognes, c'est-à-dire pour opérer :

Ce n'est pas à moi d'opérer.
Ma main en seroit avilie ;
C'est le fait de la Chirurgie (acte premier, scène III, p.19)

Il faut rappeler que le monde des chirurgiens appartenait, sous l'Ancien Régime, au monde des « arts et métiers » alors que les médecins étaient des universitaires ayant fait leurs études en Latin. Les chirurgiens étaient formés dès l'âge de dix douze ans chez un maître en chirurgie et passaient leurs examens auprès de leur corporation.

Dans *La fée bienfaisante* l'Opéra-Comique est malade. Le médecin, prudent dès le départ pour se préserver de la critique en cas d'échec, rejette la responsabilité sur Mademoiselle Delisle en lui disant qu'il a été « appelé trop tard ». Il demande si, au moins, on l'a « purgé » ou « saigné ». On lui répond que le malade a été saigné « jusqu'à la dernière goutte de sang ». Là il saute sur l'occasion pour dire que la situation est désespérée puisqu'il n'y a « pas eu d'effet ». Sa conclusion est qu'il doit partir sur le champ « avant sa mort », c'est là sa « prudence ordinaire » (scène 1, f° 307-308). C'est là une critique acerbe des médecins qui n'avaient recours qu'à la purge ou la saignée et qui n'assistaient jamais leurs malades dans la mort: ils fuyaient lâchement pour ne pas avoir d'histoires avec les proches. Dans cette pièce la survie ne vient que de la Fée. C'est l'imaginaire et le surnaturel qui ont plus de pouvoir que la science médicale. Sacroton critique la méthode de l'examen des urines encore largement utilisée au XVIII^e siècle par les médecins. Il fait ce commentaire à sa cliente Mademoiselle Bouton qui lui présente, comme chez le médecin, un flacon rempli de ses urines : « Remettez cela, Mademoiselle remettez cela; pour qui me prenez-vous, pour un inspecteur d'urines? Je ne perds pas mon temps à regarder ces choses-là » (scène VI, p. 19). Il critique aussi le fait que les médecins demandent à examiner la langue de leurs malades :

¹ « Déterger [...] Terme de Médecine. Nettoyer, emporter ce qui étoit adhérent. *Déterger une plaie.*», *Dictionnaire de l'Académie.*

Je sais bien que tous les Médecins ne manquent pas de dire; quand on a mal à la tête, *tirez la langue*; quand on a mal au ventre, *tirez la langue*, et toujours *tirez la langue* : qu'est-ce qu'il y a donc de si curieux à y voir? Allez, Mademoiselle, je n'ai pas besoin de visiter votre langue... Je sais que vous vous appelez Mademoiselle Bouton. (scène VI, p. 19-20).

Quand Sacroton parle du Grand-Thomas, opérateur célèbre au début du XVIII^e siècle, et à sa notoriété, il ne s'empêche pas de ridiculiser les médecins. Il commence par faire un éloge de cet opérateur « le coryphée des opérateurs passés, présents & futurs [...] la rage de dents sembloit venir expirer à ses pieds » puis montre la Médecine sous un jour déplorable « l'on voyait fuir le long des trottoirs, les Médecins consternés et jaloux de ses succès. Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge de ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Faculté » (scène XI, p. 32-33). Quand Frontin, en dentiste italien, pour flatter Niaisot est dithyrambique sur la profession de dentiste, on peut voir là une façon, par la flatterie extrême, une critique de celle du dentiste en général. Martainville pouvait tourner en dérision sa propre profession :

Niaisot : Je suis dentiste [charlatan] [...] Frontin : dentiste !...Laissez moi admirer la piou belle production de l'auteur de la nature [...] Oui, ze le soutiens , rien n'égale ouun dentiste : quelle main opère piou de prodiges ?...Quelle main conserve à l'homme ouun trésor piou précieux ? [...] dans un gouvernement bien organisé, on ne devrait souffrir d'autre état que celui de dentiste (scène V, p. 12).

Martainville, l'auteur du *Dentiste* projette visiblement sa propre peur des dentistes en faisant extraire deux dents au lieu d'une à Niaisot qu'il fait traiter d'imbécile par Dacier. C'est une réflexion courante, sous forme de plaisanterie que font les patients qui doivent se faire extraire une dent, animée par la peur que le praticien se trompe et qu'il n'en enlève plus qu'il ne faut. « Dacier : Cet imbécille ! qui au lieu d'arracher¹ la dent gâtée², enlève une dent très-saine, et il a fallu qu'à mon arrivée je recommençasse sur nouveaux frais ». Dacier craint surtout que ce client ne lui fasse une mauvaise réputation « encore ai-je eu bien de la peine à apaiser la personne : tu sens bien que cet homme publiera ça par-tout ». Pour se déculpabiliser Niaisot prétend que ce client aurait tort d' « étourdir les gens » car « il n'a payé q'pour une » (scène II, p. 5) et pire encore que finalement il n'a pas si mal fait puisque « il [le malheureux client] est sûr qu'elle ne se gêtera jamais »

VI. Douleur. La douleur est omniprésente. Celle-ci n'est jamais mise en scène d'une façon dramatique mais plutôt sur un ton comique, comme pour jeter un mauvais sort à toute idée de douleur. Celle-ci est souvent l'objet de rires, de moqueries, sauf quand elle est annonciatrice de mort prochaine. Une scène qui illustre bien sa dédramatisation c'est celle du paysan dans *Sacroton* qui, « un gros

¹ De nos jours il faut dire d'une façon plus noble « extraire ».

² Jusqu'au milieu du XX^e siècle le langage populaire employait l'adjectif « gâtée » au lieu de « cariée ».

mouchoir sur la joue », vient se faire soigner par Jeannotin le crieur de Sacroton dans la scène XVI : « Ahi, ahi, ahi, je n'en peux plus ... N'est-ce pas ici un arracheur de dents [...] Ahi, ahi, ahi, depuis trois jours que je souffre, sans pouvoir fermer l'oeil » Jeannotin lui annonce qu'il va extraire la dent douloureuse avec le « baume d'acier » et le paysan exprime sa peur « ah, ahi, ahi, me ferez-vous bien du mal? ». Évidemment la réponse attendue est « Je vous jure que vous ne sentirez rien. » (scène XVI, p. 49-50). On peut penser à une volonté de diminuer les maux par la persuasion, mais chacun sait bien que les arracheurs de dents sont des menteurs, d'autant plus qu'au XVIII^e siècle, ils n'utilisaient pas l'anesthésie. Le charlatan est menteur et aussi tricheur comme le montre Nicolas qui, s'entraînant à haranguer le public, répond à une question de Sacroton qui lui propose si « tu eusses le malheur d'emporter (comme cela arrive quelquefois) une partie de la mâchoire, quelle seroit alors ta ressource ? ». Spontanément, il est donc doué pour la tromperie : De crier dix fois plus haut que le patient, de couvrir sa voix, de dire à l'assemblée, la voilà, Messieurs la dent ! il n'a pas souffert ! il n'a pas souffert ! je vous en répons ! la voilà, la dent, & venue sans douleurs ! » (scène XIII, p. 41-42).

Mais il n'y a pas que la douleur physique, la douleur morale existe également sous la forme principale de douleur d'amour comme dans *Les Fêtes Villageoises*. C'est le même procédé que Jeannotin. À la demande de Colin qui souffre, il demande sur l'air *Petits oiseaux rassurés vous* :

Hélas ! Monsieur l'opérateur
Soulagés les maux que j'endure
Deux yeux m'ont fait une blessure
J'ai pour jamais perdu mon cœur

Mercuré l'opérateur répond sur l'air *Allons la voir à Saint-Cloud*:

Vous aurés soulagement [...]
Bientôt on sçaura vous guérir
Et je m charge avec plaisir
Du soin de cette cure » (f^o 128)
Dans le *Dentiste* Niaisot se vante de ne jamais faire mal :
Jamais dent ne me résiste
Du mal je suis à la piste
Je l'arrache à l'improviste
Sans douleur et sans effroi (scène IV, p. 10).

Il en est de même pour Dacier quand il dit : « elle [la dent] partira du premier coup, et sans douleur » (scène XIV, p. 28). Comme tous les patients, les différents auteurs ont aussi cette peur de souffrir et se projettent en tant que tels, ce qui fait dire à Guignol que pour commencer dans le métier de dentiste il faut « une pancarte où j'écrirai que j'arrache les dents, sans douleur » (scène II, p.167).

VII. Conclusion

Le regroupement d'un certain nombre de pièces (neuf) et le recoupement de certains passages, permet d'appréhender une image du charlatan construite par les différents auteurs (sept). Ce modèle de charlatan se présente et agit suivant certaines lignes qui ont été décrites et commentées. Il semble bien que ce soit un tableau assez complet de la véritable nature du charlatan. En reprenant la définition du charlatan par Cadet de Gassicourt, il est aisé de conclure que l'image du charlatan donnée par le corpus en est assez proche :

Le charlatan [...] a besoin de dehors qui frappent le peuple[...] Les feuilles publiques sont le théâtre éphémère où il établit sa renommée. Il y vante hautement, il y fait vanter ses prétendues découvertes : il en parle continuellement avec assurance. Quelquefois il consent à les exposer au public dans des cours chèrement payés [...] tous les remèdes qu'il prescrit sont extraordinaires, violents, rares et chers. C'est surtout aux étrangers qu'il les emprunte; car il sait que tout ce qui vient de loin paraît meilleur aux Français. Comment ne pas croire à l'efficacité d'un médicament qu'on est obligé d'aller chercher dans une autre partie du monde ? Comment adoucir un catarrhe pulmonaire sans le "miel vert de l'Inde", ou l' "Hockiac des Chinois" ?¹

¹ Cadet de Gassicourt, *Dictionnaire des Sciences Médicales*, vol. 4, 1813, p. 543-555.

Mots-clés :

Opérateur – charlatan – empirique – théâtre – XVIIIème siècle – foire – commedia dell’arte

Bio-bibliographie :

Pierre Baron est Docteur en chirurgie dentaire de l’Université Paris Descartes, Docteur en sciences odontologiques (Université Paris Descartes), Docteur d’état en odontologie (Université Paris Descartes), il est également Docteur en littérature française de Paris IV-Sorbonne. Il collabore à l’élaboration du programme CESAR (Calendrier Electronique des Spectacles de l’Ancien Régime, Oxford, Brookes University), tout en étant Vice-Président de la SFHAD (Société française d’histoire de l’art dentaire). Il a notamment publié, en 2010, *Louis Lécluze, dentiste de Voltaire* (in *Voltaire à Ferney, 1760-2010*, Fondation Voltaire à Ferney, p.19-20), mais aussi *Débat dans le premier XVIII^e siècle sur les racines des dents temporaires* (Actes SFHAD, 2011, p. 47-50), et avec Micheline Ruel-Kellermann, *250^e anniversaire de la mort de Pierre Fauchard (1678-1761), L’inventeur de la dentisterie moderne* (in *L’Information Dentaire*, Vol 93, n° 13, 30 mars 2011, p. 12-35).